

Bossuet et Wresinski

Il m'a été demandé de placer en perspective, dans l'histoire des idées, cette nécessité de se porter vers les plus pauvres qui est au cœur de l'action de Joseph Wresinski.

En cherchant la façon d'aborder cette question en quelques minutes et donc d'aller à l'essentiel, j'ai réalisé que le titre des entretiens du Père Joseph " Les pauvres sont l'Eglise ", faisait songer à quelqu'un de très éloigné dans le temps, mais aussi dans son expérience de la vie et dans sa pensée. Cet homme, c'est Bossuet, le grand prédicateur du milieu du XVII^e siècle. Bossuet, au milieu du XVII^e siècle, prononce une prédication intitulée: " De l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise ". Le titre est trompeur: il est au fond très en deçà de ce que nous dit Bossuet dans le corps de cette homélie: ce qu'il dit, c'est ni plus ni moins ce que dit Wresinski: les pauvres sont l'Eglise, et les riches ne sont que tolérés au sein de l'Eglise, en qualité d'intendants. Il reste que la vision purement sociale des deux hommes est très différente, on l'imagine, ne serait-ce qu'en raison de l'évolution de la perception de la pauvreté. Il m'a ainsi semblé qu'une comparaison des deux approches pourrait m'amener tout à resituer la démarche du Père Joseph dans les grandes réflexions sur le souci des pauvres, tant dans sa continuité que dans ses ruptures.

1. Au fond, en premier lieu, les deux approches reposent sur une idée que l'on trouve dès les premiers pas de la pensée politique, selon laquelle le regard sur le pauvre, c'est le regard sur tous les hommes dans leur ensemble, et le regard sur l'homme.

Porter son attention, sur le très pauvre, c'est d'abord se porter aux extrêmes limites de la condition humaine, embrasser d'un seul regard la totalité des hommes. Si Yawhé et Pharaon regardent le plus pauvre, c'est qu'ils regardent tous les hommes, en l'occurrence qu'ils sont maîtres de tous les hommes. De même aujourd'hui, quand on regarde au plus pauvre, on est supposé porter son regard a fortiori, sur tous les autres. Les contemporains de Bossuet, mais aussi tous les prédicateurs du XVIII^e siècle indiquent au roi qu'il est le père de ses sujets, mais qu'il n'est pas ce père si son regard, comme le regard de Dieu, ne se porte pas d'abord sur les plus pauvres. Il y a ainsi dans la priorité au plus pauvre la garantie que l'on englobe tout le monde, et inversement -cette idée est très sensible au Père Joseph-, la condition marginalisée, l'oubli des très pauvres dénonce l'imperfection de la communauté nationale qui laisse une part de l'humain en dehors d'elle, et qui donc est non-humaine, fondée sur autre chose que sur l'humanité de ses membres. C'est pourquoi, nous dit Wresinski, il

faut en permanence se poser systématiquement la question de savoir si nos combats englobent vraiment tout le monde. L'attention à tous, c'est donc nécessairement l'attention aux plus pauvres. Mais ce qui est explicite et nouveau -me semble-t-il- chez Joseph Wresinski, c'est cette idée selon laquelle, en traitant les problèmes des plus pauvres, eh! bien on opère une démarche qui tend à combler les attentes de l'ensemble de la société.

Et puis il y a cet autre aspect de la question: Si l'on convient que la nature de l'homme en général est d'être une créature de besoin infini, une créature toujours en attente d'autre chose, eh! bien il faut reconnaître, avec le Père Joseph, que le pauvre, le plus pauvre, c'est l'homme par excellence de nature. Bernanos l'a très bien remarqué: qu'il y ait chez lui une espérance qui est parfois petite, en ce sens qu'elle porte sur des améliorations matérielles, n'enlève rien au fait qu'il reste porteur de ce principe de vie "en espérance" qui fait l'Homme. C'est cette figure de l'homme de besoin que l'on trouve dès l'origine dans ce courant prophétique de la Bible, tellement important pour comprendre les composantes de la pensée révolutionnaire du XIXème siècle. Il y a là une pensée très profondément ancrée particulièrement dans la vision prophétique: Israël, le véritable peuple de Dieu, c'est le Reste d'Israël, un peuple de pauvres. Certes c'est l'humilité, et non la pauvreté matérielle qui constitue le Reste d'Israël, mais cette humilité est directement issue de la condition matérielle. Le reste d'Israël, ce sont ceux qui, au travers du malheur et du besoin, sont tellement délaissés qu'ils ne peuvent plus que s'en remettre à Dieu parce qu'ils sont abandonnés du monde, et développent nécessairement cette attitude d'espérance dont Bernanos nous redira qu'elle est le propre des pauvres et qu'elle sauvera la terre. Par delà l'abandon et la misère totale, demeure chez Bossuet comme Wresinski, la conviction que les pauvres sont, très mystérieusement, malgré leur abaissement et en raison de leur abaissement, le véritable peuple, c'est-à-dire, pour eux, le peuple de Dieu.

Cela dit, si Bossuet peut aisément dire que les pauvres sont l'Eglise, c'est aussi qu'il constate, à côté de la vérité mystique, qu'ils sont aussi, concrètement, les plus vertueux et les plus patients, et d'autre part et surtout qu'ils sont le nombre.

En premier lieu, en effet, le XVIIème et le XVIIIème siècle, s'il perçoit, en partie, les pauvres comme des mendiants, les confond aussi avec les hommes de la campagne, les paysans simples, vertueux et patients, en bref proches de la nature. C'est évidemment une des grandes mutations des mentalités du XIXème siècle que de percevoir le pauvre, au travers de la condition ouvrière, au contraire comme un déraciné, comme un homme démoralisé dans les deux sens du terme, en ce sens qu'il n'a plus de morale, et qu'il n'a plus le

moral. Les très pauvres du Père Joseph, si leur démoralisation ne vient pas de leur condition de travail mais de leur absence de travail, ne sont pas détenteurs a priori de ces qualités "naturelles" des pauvres selon Bossuet. Il est une autre différence plus fondamentale encore. Pour Bossuet, pour les hommes de la révolution comme pour les révolutionnaires du XIXème siècle, les pauvres sont le nombre. " Les faibles et les pauvres, c'est-à-dire la plupart des hommes ", écrit quelque part Bossuet. La pauvreté, c'est la majorité, c'est le peuple, et en s'intéressant au pauvre on s'intéresse quasiment à l'ensemble de la société: pour les démocrates, on s'intéresse surtout au peuple souverain, au plus grand nombre. La grande caractéristique de la réalité sociale dans la deuxième moitié du XXème siècle, dans nos sociétés développées, c'est que la pauvreté apparaît comme minoritaire, et à plus forte raison la plus grande pauvreté. Les pauvres ne sont plus le peuple; ils sont le petit nombre. Notre vision, celle de Joseph Wresinski en tout premier lieu, se trouve ainsi débarrassée, en quelque sorte lavée de cet amalgame - qui a tant contribué à l'élaboration de la sensibilité socialiste au XIXème siècle- entre les pauvres dont la primauté et la grandeur est par ailleurs affirmée par les Evangiles, et le peuple, ce plus grand nombre dont procède par ailleurs toute légitimité politique. Loin d'être le plus grand nombre et donc le corps de la société, le pauvre est en marge, et le souci qu'on lui porte prend ainsi une tout autre signification. Il est cet effort permanent de la société d'englober en son sein tous les hommes, c'est-à-dire d'être véritablement humaine. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre la remarque de Péguy selon laquelle la lutte contre la misère est un devoir antépolitique; en ce sens qu'on ne peut pas engager sérieusement d'action au sein de la polis (de la cité) dès l'instant que certains hommes restent en dehors, parce qu'alors tout simplement la société n'est pas humaine.

2. Le deuxième élément très important dans la perception des pauvres par Bossuet et ses contemporains, c'est qu'il est présenté comme l'utile par excellence. Je dois vous parler ici de la parabole des deux villes, qui joue là aussi un rôle très important dans l'histoire des idées sociales. Dans son discours sur l'éminente dignité des pauvres, Bossuet rappelle cette parabole qui est de Saint Jean Chrysostome. La cité des riches périt, la cité des pauvres survit, c'est la seule vraie cité, parce que les pauvres sont les utiles. " " Dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrielle, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience, et n'épargnant pas les sueurs elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un

grand travail " ". Autrement dit, l'inutile, c'est le nant. Le pauvre, c'est l'utile. Dès lors, il est le garant de la conservation de la société. Pour les courants socialistes du XIXème, il sera au contraire, mais pour les mêmes raisons, l'accoucheur de la société future. Il y a, tout au long de l'histoire des idées, cette idée fondamentale selon laquelle, dans ce monde d'iniquité, ceux sur qui repose la vie et le bonheur de tous sont aussi ceux qui meurent de faim, sont aussi les plus malheureux.

Cette vision, au moment où Wresinski passe à l'action, elle est complètement anéantie. Pourquoi? (je parle d'abord de longue période). Depuis au fond 1890, le travail est à l'évidence mieux rémunéré; cela fait tout simplement que les travailleurs ne sont plus pauvres, ou plus exactement que la correspondance exacte entre travail et pauvreté n'est plus pertinente. C'est au contraire le rejet du monde du travail qui apparaît comme générateur de pauvreté. Telle est la pauvreté à laquelle se confronte le Père Joseph: perçue comme radicalement différente de celle décrite par le XVIIIème et le XIXème siècle; C'est le Lumpenprolétariat de Marx, celui qui, hors du monde du travail, est considéré comme la lie de la société, et ne porte aucun espoir révolutionnaire.

La perception des pauvres en 1950-1960, et plus encore aujourd'hui, est exactement opposée. Le pauvre aujourd'hui, c'est l'inutile. Le quart-monde, c'est celui qui n'est pas le tiers, je veux dire le tiers Etat, c'est-à-dire ceux qui ne rentrent pas dans les rapports d'utilité.

Le Père Joseph signalait: " Tels qu'ils sont, les pauvres n'ont ni rôle individuel, ni rôle collectif ". Alvine de Vos a cette remarque très caractéristique: " On ne peut même pas dire que la société exploite la force de leurs bras ". Autrement dit, le drame, c'est que cette pauvreté n'instruit même plus le procès de l'exploitation: elle n'apparaît plus comme le résultat d'un dysfonctionnement, d'un défaut de justice, mais comme le résultat " normal " d'une société tournée vers un progrès positif par définition, qui laisse sur le bord du chemin ceux qui ne s'adaptent pas à ses progrès.

Le problème pour la pensée sociale est de taille. En effet, il est absolument impossible de penser l'homme et la communauté humaine si certains de ses membres sont comptés pour rien, je veux dire pour inutiles. Nous avons dit tout à l'heure que l'on pouvait définir l'homme comme un animal de besoin perpétuel; le corollaire est aussi que, l'échange de service, le comblement des besoins des hommes les uns par les autres étant à la base de la communauté, on ne peut penser son prochain comme inutile.

Wresinski et ses contemporains se trouvent ainsi devant l'obligation absolue de retrouver une utilité à tout homme. La réponse de J. Wresinski, il la donne à partir de la condition des très pauvres. Sa gageure est de

découvrir une utilité du pauvre non pas en tant que vertueux, non pas en tant que travailleur, mais en tant que pauvre.

Cette utilité en tant que pauvre, dans une société qui était habitée par la valeur de l'au-delà, elle était réelle, et évidente: l'utilité des pauvres, utilité certes passive, mais pas entièrement, consistait à procurer le salut au riche: puisque " l'aumône éteint le péché comme l'eau éteint le feu », aux dires de Saint Augustin, le pauvre est occasion passive de salut; mais aussi, le pauvre est supposé prier pour le salut de son bienfaiteur, et les prières du vrai pauvre sont vraiment efficaces.

Aujourd'hui, le moins que l'on puisse dire est que cette utilité-là est passée de mode. Mais elle était fondamentale, parce que c'était elle qui gardait au pauvre, en tant que pauvre, un rôle social, une place. Ce rôle des très pauvres en tant que très pauvres, Joseph Wresinski va tenter de le mettre en évidence. Ce n'est plus un rôle dans les relations de l'homme avec le transcendant et l'au-delà: c'est une fonction sociale. Pour lui, puisque c'est sur eux que pèsent tous les défauts de la société, " les très pauvres peuvent apporter une contribution irremplaçable à l'ensemble de la société... témoins des imperfections du système social... ils doivent jouer leur rôle de témoins et d'acteurs ". Lorsqu'on place une population en situation de nous révéler ses aspirations, on la place comme élément primordial de réforme, de la société. Et si, comme, le dit le Père Joseph, la société doit faire du quart monde le sujet essentiel de ses combats, c'est qu'au fond ses problèmes ne sont rien d'autres que ceux du cœur de la société: solitude, éducation, santé, tracasseries administratives... Et très profondément les très pauvres témoignent des problèmes de la civilisation du chômage, mais aussi plus généralement du loisir, car il faut bien dire que la civilisation du chômage c'est la civilisation du loisir, du loisir vécu sur le mode dramatique... Quand l'homme a tendance à ne pas travailler, quand tout homme ne travaille pas, où trouver l'utilité de chaque homme? Voilà une question centrale, qui ne se pose pas uniquement pour aujourd'hui, mais surtout pour demain. Lorsque nous travaillerons moins, lorsque des pans entiers- qui sait, majoritaires- de la population, ne travailleront plus, où irons nous chercher la valeur de l'homme?

Donc, les très pauvres sont des témoins premiers des problèmes qui se posent à l'ensemble de la société(métaphore du rosier en bout de ligne dans les vignes, détecteur des maladies...). Ce dont ils souffrent, nous en souffrons tous. Et c'est pourquoi leur rôle spécifique est de témoigner. Pour cela, il faut que la parole leur soit donnée.

La place de la parole est essentielle dans la perception de Wresinski. Il n'y a plus l'immense armée du malheur du XIXème siècle, et il faut faire face à cette réalité effrayante: la capacité révolutionnaire

des pauvres semble anéantie, parce qu'ils ne sont plus le nombre. Fin de la dialectique historique, fin de l'histoire? Wresinski nous dit que non. Que la nouvelle puissance, ce n'est plus le nombre, ce sont les médias, et que si nous voulons que l'histoire continue, c'est-à-dire que les plus pauvres puissent porter en avant les attentes humaines, il faut leur donner la parole. D'une certaine façon, cette possibilité donnée au pauvre de s'exprimer remplace la puissance du nombre, et redonne au pauvre exclu et minoritaire ce rôle accoucheur d'avenir qu'avait auparavant, dans la pensée socialiste, le pauvre travailleur et majoritaire.

3. Je voudrais attirer votre attention sur l'expression " donner la parole ", parce qu'elle nous introduit au problème des modalités de l'assistance.

Pour un Bossuet, mais pour toute une conception de la charité qui court jusqu'à la fin du XIXème siècle, il y a un rôle social du don. C'est lui qui entretient, par delà les inimitiés de classes, le lien entre les extrêmes de la société. Tocqueville, par exemple, fait un opuscule dans lequel il montre comment la charité est essentielle pour qu'un lien d'affection d'un côté, de reconnaissance de l'autre, attache les riches et les pauvres. Il en déduit qu'il faut de la charité privée, parce qu'on n'est pas reconnaissant à une institution, et parce que la charité est une science que seule une conscience individuelle peut pratiquer.

On connaît la suspicion absolue que la gauche en général, jusque récemment, a portée à l'encontre de l'assistance. La thèse -qui naît à la Révolution- c'est que le don ne fait qu'entretenir la mendicité, parce que les uns se complaisent dans le fait d'être assistés, les autres dans le fait d'assister. La solution à la misère, pour la pensée de gauche, c'est l'égalité, c'est le travail rémunéré. Or nous savons aujourd'hui que l'égalité et le travail rémunéré n'empêchent pas les plus pauvres de rester sur bord de la route. Il est d'ailleurs caractéristique que la gauche, précisément dans les années 70, et avec l'aide de Joseph Wresinski, ait commencé à se pencher sur l'assistance.

C'est un des grands thèmes de Joseph Wresinski que d'insister sur le fait que l'aide au plus pauvre, la plupart du temps, manque son but, parce qu'elle est unilatérale, parce qu'elle veut s'imposer, parce qu'elle n'attend rien de ce lui à qui l'on donne. L'acte charitable classique, je veux dire unilatéral, non seulement manque son but, mais il fabrique l'exclusion elle-même, puisqu'elle pointe le très pauvre du doigt en disant que, de lui, on n'attendra rien. Autrement dit l'assistance unilatérale est constitutive de la pauvreté même. Au lieu de renforcer le lien communautaire comme le pense, par exemple, Tocqueville, elle le détruit. Wresinski observe «... le mépris dans lequel les libérateurs tiennent les hommes à libérer », mépris qui est en lui-même négateur du lien social.

Lorsqu'au contraire on attend quelque chose des très pauvres, lorsqu'on leur " "donne confiance " " -les mots parlent d'eux-mêmes- ils peuvent faire -dit J.W.- des choses étonnantes. Ce don du regard, dans le même temps qu'il recrée un lien social véritable, rend au pauvre son rôle, le réintroduit dans la communauté. S'il faut parler de don, c'est donc de don réciproque, c'est en faisant en sorte d'attendre que le pauvre donne, de le mettre en demeure et en situation de donner quelque chose.

Le don de parole, avec toutes les actions qu'il suppose (en matière d'éducation et d'instruction) voilà un don véritable pour J.W.. J'attire votre attention sur le fait que quelqu'un à qui l'on donne la parole, il vous donne son avis en retour, en sorte que nous avons bien affaire ici à un échange de don, et au fond au véritable échange social, à la chair du social. Donner la parole n'est pas de l'ordre du geste charitable, mais du don réciproque.

Mais cette économie du don, qui est proprement le corps du lien social, n'est possible que dans une communauté de vie. La véritable assistance, selon le Père Joseph, c'est donc la collaboration, (dommage que ce très beau mot ait si mal servi) c'est le " vivre avec ", et c'est donc d'abord, pour reprendre le mot de Péguy, " non pas changer la vie, mais changer de vie ".

Vous voyez donc que J.Wresinski, s'il peut sembler sous certains aspects ramasser l'idée de dialectique révolutionnaire pour tenter de l'appliquer au quart monde, se rattache beaucoup plus sûrement à une vision chrétienne de la vraie vie.

Il y a là pour chacun, et pour la société dans son ensemble, une exigence de dépouillement, de détachement qui remet en cause, naturellement, toutes les valeurs de la société, et qui au fond, invite les plus misérables et les plus nantis à se convertir les uns les autres à la vie pauvre. Des auteurs comme Proudhon, Péguy, Bernanos nous disent qu'elle est le meilleur garant contre la misère du corps et de l'esprit.

De la même façon, nous comprenons que J. Wresinski n'appelle pas à la révolution, il appelle à la conversion, et en cela le projet social ne fait qu'un avec le projet spirituel.

Philippe Sassier